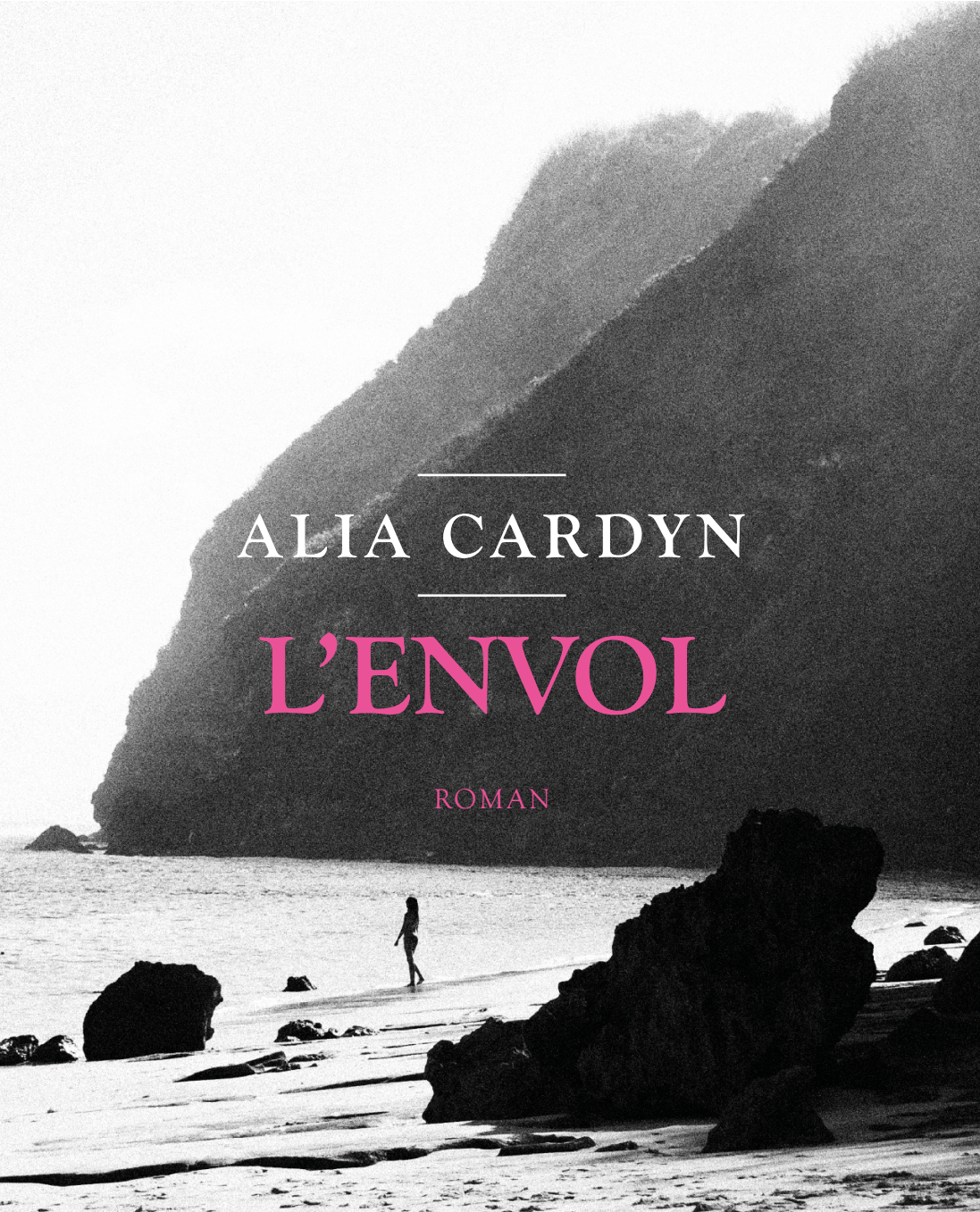




ALIA CARDYN

L'ENVOL

ROMAN

« Un roman fascinant sur le désamour
et la quête de soi. »

THOMAS DE BERGEYCK - RTL


CHARLESTON

ALIA CARDYN

L'ENVOL

*Si avec le temps, votre être s'est figé,
le 27 juillet vous offre une opportunité.
Celle de naître à nouveau.*

Chaque année, le 27 juillet, Barnabé Quills organise une fête somptueuse dans sa propriété dominant l'océan. Aujourd'hui, la ville côtière de Black est en émoi. Lors de la fête annuelle, la jeune Théa Vogue a sauté dans le vide.

Pour son troisième roman, Alia Cardyn nous plonge dans le quotidien d'une petite ville et, de 27 juillet en 27 juillet, nous délivre, aux côtés de Théa, un bouleversant message d'espoir.

Servi par une écriture ciselée, un magnifique roman sur l'amour, la filiation, la construction de soi... ainsi qu'un de ces dénouements inoubliables dont Alia Cardyn a le secret.

**« ALIA CARDYN RACONTE LE MANQUE D'AMOUR
SOUS TOUTES SES FORMES (...) AVEC UNE ÉCRITURE
À LA FOIS LÉGÈRE ET PRÉCISE. UN ROMAN
PROFONDÉMENT TOUCHANT. »**

Christelle Grelou du blog Christlbouquine

ISBN : 978-2-36812-345-4



9 782368 123454

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature générale

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Dans *L'envol*, j'ai aimé la réflexion faite autour de la relation père-fille, et plus largement, la réflexion autour de l'amour paternel. » Marion, du blog *Loeildem*

« Alia Cardyn raconte le manque d'amour sous toutes ses formes. Entre parents et enfants, entre maris et femmes, entre amants, elle explore toutes les facettes avec une écriture à la fois légère et précise. (...) Un roman profondément touchant. » Christelle, du blog *Christlbouquine*

« L'écriture d'Alia Cardyn est envoûtante. *L'envol* est avant tout l'histoire des membres d'une famille qui n'arrivent pas à exprimer leurs sentiments et qui, par leurs silences, laissent place à des blessures qui les suivront tout au long de leurs vies. » Adeline, du blog *Adeline au pays des livres*

« *L'envol* est un roman sur la (dé)construction de soi. J'ai particulièrement aimé la forme épistolaire qui dynamise la narration et ajoute une certaine proximité avec les personnages. » Joanna, du blog *Comme un roman*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-345-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Alia Cardyn

L'ENVOL

Roman



À Clémence, Ségolène et Antoine.

« Il faut tout un village pour élever un enfant. »
Proverbe africain

PROLOGUE

27 juillet 2014

C E SOIR, ils sont cent à la fête donnée par Barnabé Quills.

Alors que les plus audacieux, allongés sur l'herbe ou appuyés contre un arbre, embrassent leur prochain amant, la plupart sont sur la piste de danse. Par instants, les faisceaux lumineux éclairent leurs corps parfaits, chaque forme fine collée à un buste ferme. Ils se meuvent au son des basses, lèvent les bras et le spectacle de ces mains tendues vers le ciel échauffe encore la foule. Sublimes, ils scandent le rythme et ne forment plus qu'un. Des mouvements en cadence car ici comme dans la vie, ils vivent à l'unisson. Ils ont toujours été un, adolescents, enfants et même avant d'avoir existé, leurs parents n'étaient qu'un et leurs grands-parents avant eux, le poids des générations les poussant vers cette union que nul ne peut refuser. Dans leur berceau douillet, au milieu des broderies ton sur ton, ils savent déjà. Ils babillent, hypnotisés par un mobile aux couleurs pâles, mais ils babillent élégamment.

Élevés dans la petite ville côtière de Black, ils grandissent en regardant cette mer folle, seule rébellion apparente dans une existence exemplaire.

Comme chaque année, à onze heures, ils se pressent pour admirer le feu d'artifice, enlacés à leur conquête du jour.

Lui vient de la quitter. Cette soirée devait être la leur, mais c'est seule qu'elle parcourt le velours rouge qui mène les invités de la somptueuse demeure au jardin suspendu au-dessus de l'eau. Ce fait pourrait passer inaperçu. Finalement, une rupture n'est-elle pas banale pour tous ceux qu'elle ne concerne pas ? Pourtant, quelques-uns la suivent du regard. Ici, une séparation n'est pas le lot des seuls amoureux, elle appartient à chacun. Un couple se brise et c'est toute la toile que l'on s'empresse de tisser à nouveau.

Le regard rivé sur l'eau au loin, la jeune fille avance avec grâce et détermination. Elle ne semble pas remarquer ceux qui l'observent. Tout en accélérant le pas, elle replace sa coiffure d'un geste de la main et baisse la tête. Alors, seulement, ils se tournent vers l'attraction suivante.

Les convives se rapprochent, passent un bras sur une épaule, sourient à l'être aimé. En silence, ils lèvent les yeux, prêts à être une nouvelle fois soufflés par un panorama en furie. Depuis ce point surplombant l'océan, le spectacle des explosions colorées est sensationnel. Non seulement, les dessins lumineux se forment dans la nuit étoilée, mais ils viennent mourir dans l'eau, toile aux mille touches, scène troublante que cet horizon en constante conversion.

Ce soir, ils étaient cent à s'émerveiller dans ce décor de rêve. Cent à lever les bras telle une forêt vibrante balayée par les spots lumineux, cent à être happés par l'énergie électrique d'une foule en délire, cent à célébrer, comme chaque 27 juillet, la légende de Black.

Le feu d'artifice s'élève maintenant en une chorégraphie minutieusement agencée. Le ciel convoque l'attention de

tous et personne ne voit celle qui a commencé à courir, débarrassée de ses escarpins précieux. Soudain, l'un d'eux échappe à la transe commune et l'aperçoit. Il pousse un cri et les autres cherchent, avant de la repérer aussi.

En quelques secondes, le spectacle lumineux est délaissé au profit d'un autre. Tous les regards convergent désormais vers celle qui court pieds nus devant eux sur cet aplomb de terre. Les plus optimistes s'élancent dans sa direction. En mocassins élégants, ils dérapent sur le gazon humide et déploient leurs bras pour éviter la chute. C'est une scène aussi tragique que cocasse que de voir ces gentlemen lutter pour leur équilibre dans une course au ralenti. Ils persévèrent, mais elle est déjà loin.

La soie bleue lumineuse glisse sur l'herbe et enveloppe ses mouvements. Une brise se lève, gonfle l'étoffe de sa robe et transforme cette course fatale en un étrange ballet. Quelques mètres seulement la séparent encore du vide, de la chute, de sa fin. Tous ont saisi la scène qui se joue sous leurs yeux, celle d'une souffrance si grande que seule la mort peut l'apaiser.

D'un geste souple, telle une athlète qui s'apprête à battre un record, elle pousse sur son pied, le dernier à terre, et décolle dans la nuit. Un instant, elle semble voler, le doigt tendu vers les cieux, proche de toucher l'artifice en déclin.

Impossible de détourner le regard de la silhouette bleue, de cette chevelure blonde qui résiste quelques secondes à la gravité. On espère en vain parce que l'espoir est tout ce qu'il nous reste devant ce spectacle terrible. Chacun retient son souffle, les mains se crispent autour d'un bras, d'une taille, de tout ce qui rappelle l'humanité.

Ils étaient cent ce soir, mais maintenant Théa a sauté.

PARTIE I

*Le 27 juillet 2010
Quatre ans plus tôt*

*« On est de son enfance comme on est d'un pays. »
Antoine de Saint-Exupéry*

Légende de Black

*Avant, il n'y avait rien.
Aujourd'hui, il y a tout. Nous avons tout.
Et ce tout contient une liberté infinie.
De rester ici ou de partir.
De naître, de grandir, de mourir.
De marcher longtemps, de s'arrêter, de pleurer, de crier, de
rire aussi.
Si avec le temps, votre être s'est figé, le 27 juillet vous offre
une opportunité.
Celle de naître à nouveau.*

Le journal de Théa

C'EST DÉSORMAIS INÉLUCTABLE. Pour vivre, je dois vous raconter mon histoire.

J'ai pourtant tenté de contenir tout cela. Tant de fois, j'ai essayé de m'en distraire, de me ressaisir, de tenir bon. Avec le temps, tout passe. Sauf que non. Pas ici. Avec le temps, je deviens folle et je ne peux plus l'ignorer. Je dois parler, prononcer les mots à voix basse pendant que ma main gauche s'active à les coucher sur le papier.

J'ai retrouvé ce journal, cadeau de mon père, une énième tentative d'agir comme un parent ordinaire et d'offrir à son adolescente le confident nécessaire. Comme pour tous ses présents, il a atterri dans le placard du dressing, glissé entre une écharpe rouge vif et un roman historique. C'est le sort que je leur réserve. Sourire poliment, dire merci puis enterrer le cadeau avec les autres. Que mon père n'ait jamais remarqué mon manège ne me surprend qu'à moitié. Pour comprendre, il faut le connaître. Il faut connaître notre histoire.

N'est-ce pas toujours ainsi ? Le jugement naît de l'ignorance. L'autre est ce mystère qui peut être élucidé par un récit. On juge et on croit tout savoir jusqu'à ce que l'émotion surgisse. Parfois, j'imagine un monde où nous nous baladerions tous avec notre histoire à la main, qui expliquerait nos choix, nos actes. La vie serait sans doute plus simple si nous comprenions l'autre, car en dépit de nos différences, nous sommes tellement semblables.

Voici donc mon histoire, celle qui explique qui je suis. Ou plutôt celle que je suis devenue.

Longtemps, j'ai songé que ma seule issue était d'abandonner et de me fondre parmi les autres, petit automate incapable d'exister autrement. Puis, il y a eu ce moment, ces quelques secondes qui changent tout. La grâce n'a besoin que d'un instant pour faire son œuvre. Elle se matérialise dans un souffle, un regard, un baiser. Une seconde pour que la vie prenne ce tournant aussi violent qu'essentiel. Je m'apprêtais à devenir une ombre quand soudain, il m'a été possible d'être moi.

Lentement, il effleure mon bras. Ses doigts glissent de mon épaule à mon coude pour saisir enfin mon poignet. Ses yeux fixent l'écusson brodé de mon pull d'uniforme, une façon sans doute de se donner du courage. Son pouce caresse maintenant ma main avec une douceur désarmante. Je l'observe, en proie à ses hésitations. J'ai envie de l'aider, de presser sa main dans la mienne, d'avancer ne fût-ce que d'un millimètre, de lui offrir n'importe quel signe d'encouragement, mais je reste immobile.

J'ai toujours été comme cela dans les moments importants. Statique, figée, glacée. Il fait trembler mon existence et moi, je suis incapable de bouger.

C'est ce baiser qui m'a convaincue d'essayer. Même s'il n'existe qu'au creux de la nuit, dans un rêve dont le réveil m'a lavée, c'est ce baiser qui me porte.

Et la vie pour moi commence ici, avec mon histoire.

2

Le 27 juillet 2010, 7 heures 30

MADELEINE SE PRESSE autour du lit de Théa.
— Théa, il est temps de te lever ! répète la gouvernante.

Pour toute réponse, la jeune fille se retourne, contraignant Madeleine à faire le tour du lit. Pour une raison bizarre, il lui est plus facile de s'adresser au visage de Théa, même endormi, qu'à son dos.

— Ce n'est pas une blague. Il est sept heures passées ! insiste-t-elle, agacée.

Madeleine se gratte l'arrière de la tête. Comment parvenir à la sortir de son lit ? Ce n'est pas comme si elle manquait d'expérience. En vingt ans de services, elle en a eu des défis à relever ! Pourtant, elle est prise de ce léger tremblement, celui qui annonce que le calme l'abandonne. Cette satanée main gauche qui tressaille, ça la prend à chaque fois qu'elle est nerveuse. Pour dissimuler cette faiblesse, elle glisse sa main dans la poche de son tablier.

Ce n'est pas comme si c'était sa seule tâche de la journée ! Monsieur Vogue va encore dire qu'elle traîne, que

l'âge la ralentit et toutes ces bêtises qu'il dit à voix basse, croyant ces mots cinglants hors de sa portée. Mais celle qui brique entend tout. Les murs ont beau être épais, le parquet et les hauts plafonds font leur office, portant les mots plus loin que nécessaire. Alors, elle continue de frotter, un peu plus fort sans doute, pour évacuer la colère qui la gagne. Madeleine sait que cet homme-là a besoin de critiquer, elle a bien compris qu'il fallait que quelqu'un endosse le rôle de bouc émissaire et qu'il lui revient en plus de tous les autres. Elle est à son service après tout. Pour cela autant que pour le reste. Et le fait d'avoir torché les fesses de son enfant, essuyé ses bêtises, nourri, lavé, consolé n'y changera rien. Pas une seconde il ne se demandera si Madeleine ralentit vraiment ou si c'est un exutoire à sa frustration. Même si elle connaît les règles du jeu, elle reste sensible à ces plaintes injustes.

Alors, elle s'inquiète devant Théa qui ne bouge pas. Elle s'interroge sur les limites. C'est vrai au fond, jusqu'où est-elle autorisée à aller pour accomplir sa mission ? Arthur Vogue n'a lancé qu'un vague : *Allez réveiller Théa, voulez-vous ? Elle devrait être debout depuis longtemps !*

Elle regarde les mains que la jeune femme a rassemblées sous son visage et songe à toutes les fois où celles-ci se sont agrippées à son cou. Elle remonte le fil des souvenirs et pense à ce front chaud qui la pressait de consulter le docteur ou encore à ce bébé endormi, petit corps abandonné contre elle qui n'aurait jamais d'enfant.

Toutes ces images lui donnent le sentiment d'être une mère face à son petit et lui intimement d'agir comme telle. Elle voudrait l'approcher, la toucher, même si ce geste semble exclu. Elle pourrait la secouer un peu, passer le bras de la jeune femme sur ses épaules fatiguées, faire quelque chose de ce corps immobile !

Agir plutôt que de rester impuissante devant l'angoisse qui croît, devant ce temps qui passe sans rien accomplir.

*Lettre de Jill Vogue à sa fille Théa,
datée du 3 janvier 2000*

M^{A THÉA,}
Je suis née à New York le 2 février 1965.

Quelle façon banale de débiter une histoire ! L'émotion qui m'envahit au moment de prendre la plume me contraint aux formules toutes faites. Je les déteste et voici qu'elles s'imposent ! Ces petites phrases qui dissimulent la vérité, la nôtre et celles des autres, les enfouissant sous une couche de bienséance. N'as-tu pas remarqué comme elles se multiplient et ponctuent le quotidien ? Des banalités alors qu'il y a tant à vivre ! Mais je m'égare... Sans doute, parce que j'ignore par où commencer.

Aussi loin que je me souviennne, j'ai toujours eu envie de m'envoler.

Petite, assise à la table familiale, mon esprit s'évadait par la fenêtre entrouverte, avide d'explorer le monde, loin des

déjeuners moroses. Chacun me croyait en train d'écouter la voix grave de mon père, cet homme à la moustache parfaitement taillée, alors que j'étais ailleurs, avec les fées, les princesses et plus tard, avec tous les personnages disposés à se plier à mes scénarios.

Mon corps devait rester fixe, le dos droit, les coudes serrés, les mains sur la table, mais nul n'avait de pouvoir sur mon esprit. C'est là même que j'ai apaisé ma soif de liberté. Lorsque mon père réalisait parfois que mon attention ne lui appartenait plus, il tapait du poing sur la table et la vibration me ramenait au réel avant même que le son sourd ne parvienne à mes oreilles. Le bois qui tremble. Un détail pour n'importe qui. Pour moi, il signifiait la fin du rêve, le retour aux contraintes. Se taire, manger, baisser le regard. Malgré tout, je mesurais mon privilège : je n'étais pas comme eux.

Je crois que les êtres ne naissent pas tous égaux, que certains sont bénis dès le départ. Je me sentais bénie malgré les cris de mon père et les silences de ma mère, bénie même si dans ma maison, l'on ne pouvait pas chanter, rire ou pleurer. Mes parents évoluaient le regard éteint, les épaules basses, passant d'une obligation à une autre, les commissures des lèvres suspicieusement sensibles à la gravité. Moi, j'étais dotée d'une énergie infinie.

Les enfants perçoivent avec précision leur univers, cette somme de non-dits, ces remarques sifflées les lèvres pincées. Pour ne pas en être exclue, je devais intégrer les codes de mon clan. Le seul moyen de me protéger du rejet que ma différence risquait de susciter était de me fondre dans la masse. Je devais dissimuler cette ardeur, cette vie qui me poussait à me dresser malgré tout. Alors flanquée de mon secret, je m'astreignais à imiter les miens.

Malgré mes efforts, je ne suis jamais parvenue à leur ressembler. La vraie nature est indomptable et la mienne se débattait. Même silencieuse, mon regard ne trompait personne.

*Et toute mon histoire a pris sa source là, dans cette différence.
N'en va-t-il pas de même pour chacun d'entre nous ?*

Ta maman qui te regarde dormir

Le journal de Théa

CHAQUE 27 JUILLET, Barnabé Quills organise une soirée pour célébrer la légende de Black.

L'origine de cette légende est assez vague, mais les habitants de notre ville y sont tous très attachés. Dans les foyers, on lit ou on raconte avec ses propres mots le message qu'elle contient. Réunis autour du petit déjeuner, on échange, on argumente, on s'en inspire pour avancer.

Chez nous, la légende se transmet intacte, à la virgule près. Une décision de mon arrière-grand-père qui l'a consignée dans un livre à la dorure vieillie. Il craignait que la seule transmission orale ne porte atteinte à la beauté du récit.

La coutume veut que ce soit l'aîné de la famille qui relate la légende aux autres. Au milieu des croissants et des cafés fumants, la voix prend alors un ton grave, empreint de solennité et quel que soit le foyer, la légende commence toujours par ces quelques phrases :

« Avant, il n'y avait rien. Aujourd'hui, il y a tout. Nous avons tout.

Et ce tout contient une liberté infinie.
De rester ici ou de partir.
De naître, de grandir, de mourir.
De marcher longtemps, de s'arrêter, de pleurer, de
crier, de rire aussi.
Si avec le temps, votre être s'est figé, le 27 juillet vous
offre une opportunité.
Celle de naître à nouveau. »

Dans notre petite communauté de Black, les conversations s'interrompent le temps de la réflexion. Chacun évalue sa vie à l'aune de ces paroles et envisage le renouveau dont il est capable. Pour la plupart, il s'agit davantage d'une discussion intéressante que d'une remise en question profonde.

Pour moi, c'est différent.

Cette tradition me fascine. Ces mots dans cet ordre-là forment une formule magique à laquelle je crois.

Ce matin comme souvent, je suis seule à table mais peu importe, je me saisis du vieux livre et débute la lecture à voix haute. Même si je connais le texte par cœur, mes yeux suivent scrupuleusement l'écriture de mon arrière-grand-père. J'aime la façon dont il esquisse les boucles allongées, ces l, ces f ou ces g, tel un élève modèle. À l'heure des ordinateurs, retrouver ce texte manuscrit amplifie encore le parfum de légende qui l'entoure. J'effleure les lignes dont le bleu a pâli et d'un doigt, je suis chaque mot prononcé. Cela m'aide à contenir les émotions et les souvenirs qui m'envahissent inévitablement.

Tout en lisant, j'essaie de percevoir le mot qui me touche le plus. Chaque année, un mot résonne plus que les autres. C'est lui qui guidera ma réflexion. Je le note dans un carnet dans lequel je consigne l'impact de la légende sur ma vie. Cette pratique me rassure, ces pages sont la preuve de mes efforts, la preuve que si rien ne change, ce n'est peut-être pas de ma faute.

Cette année, j'ai choisi le mot « liberté ». En le prononçant, mon ventre s'est serré comme s'il cherchait à se protéger d'un coup de poing.

Si j'observe mon quotidien avec la distance nécessaire, le constat est troublant. Je croyais mener une existence normale, mais lorsque je mets bout à bout les épisodes de celle-ci, ils ont un point commun. Quel que soit l'endroit où je me trouve, ce que je fais, les personnes que je côtoie, cette constante m'étouffe. Je ne me sens pas à la hauteur. Je m'échine à la tâche, je m'épuise, tel un hamster qui dans sa roue court sans fin. Malgré tout ce que je pourrais faire de bien, un sentiment d'insatisfaction me colle à la peau. Pour qui ? Pour quoi ?

Plus que tout, je ne me sens pas à la hauteur de la tâche qui m'attend. Il faudrait quelqu'un d'autre pour l'accomplir. Une personne forte et audacieuse, mais malheureusement cette tâche ne compte que pour moi.

Le 27 juillet 2010, 8 heures

BARNABÉ QUILLS est un champion. À croire que cet homme est né pour exceller. Il serait erroné d'affirmer qu'il ne vit que pour cela, car sa performance, il la subit. Elle s'impose comme par magie. À Black, chacun pense d'ailleurs que tout lui réussit.

C'est avec cette assurance qu'il est planté sur la terrasse et contemple les équipes s'activer. Certains dressent les tables, d'autres ornent de fleurs ce qui peut l'être, adaptent l'éclairage ou déposent des photophores pour égayer la nuit à venir. Barnabé regarde sans contrôler, reste plus par devoir que par envie, une façon de soutenir son personnel. Ils connaissent la disposition des lieux et le tour qu'ils doivent prendre pour le grand soir. Ils ont répété ces gestes des dizaines de fois et leurs mouvements s'apparentent plus à une chorégraphie qu'à la mise en place d'une réception.

En homme constant, Barnabé ne demande rien d'autre que la réplique exacte de la fête précédente. Le même faste, ni plus ni moins. Dès la première année, il l'avait

annoncé, les engageant à prendre notes, croquis ou photographies afin de simplifier leur travail pour les 27 juillet suivants. Barnabé Quills est comme cela ; capable de choisir dans l'instant, de se projeter et de prendre avec aisance des décisions sur plusieurs années.

Le matin du premier 27 juillet, il avait déclaré joyeusement :

— Cette fête aura lieu chaque année ! Et chaque année, je souhaite qu'elle ressemble à ce que nous avons élaboré.

— Et vous ne voulez pas adapter un peu la décoration ? Proposer des thèmes ? s'était aventuré le décorateur en chef.

— Pourquoi donc changer ? Concevons une splendeur dès le départ, une splendeur que chacun aura plaisir à retrouver ! Nous aurons alors une année pour oublier les détails et nous réjouir à nouveau ! avait répliqué Barnabé avec un sourire enfantin.

Aujourd'hui, même s'ils n'ont pas besoin de l'assistance du maître des lieux, celui-ci s'attarde, encourage, remercie. Il reste là, les bras le long du corps, tel un pantin inutile au milieu de ceux qui s'affairent. Ceux qui passent devant lui le saluent, juste ce qu'il faut pour être poli sans risquer un excès de familiarité et Barnabé les salue en retour. En pensée, il est déjà loin. Il songe à ce soir, à la magie de cette fête et, dans ses rêves, ce ne sont pas les nombreux invités qui s'animent, mais, telles les eaux de Moïse, la foule se disperse pour ne laisser place qu'à un visage, celui de l'élue, celle qu'il contemple avec envie depuis plusieurs mois. Céleste.

La première fois qu'il l'a aperçue, Céleste était assise à une table du restaurant *Chez Joe*. Cet endroit est célèbre à Black pour ses pizzas et l'accent italien cultivé de père en fils avec une détermination touchante. Ce soir-là, Barnabé ne peut voir que son dos et ce chignon haut qui met en valeur une nuque gracieuse, des épaules délicates et un teint lumineux. À Black, tout le monde se connaît, mais cette nuque-là, Barnabé ne l'avait encore jamais

remarquée. Bien sûr, elle en évoque une autre, ce qui fait certainement en partie son attrait, mais cette autre n'est plus là. Il ne peut que la chercher, l'espérer, la faire exister par instants, dans un détail du quotidien.

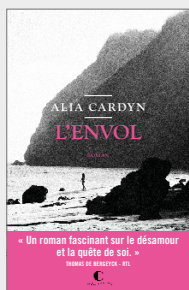
Alors que ses enfants élaborent leurs projets pour le week-end, Barnabé observe la jeune femme, acquiesçant distraitemment aux exigences d'Amélia et Lancelot, ses aînés. Joséphine, elle, se tait. La benjamine est plus réservée et son silence lui permet de voir ce que le bruit des autres dissimule : le regard de son père sur une autre femme. Même si elle sait qu'elle peut compter sur la maladresse de son père en amour, elle redoute ces moments. Joséphine n'a jamais accepté le divorce de ses parents et sa gorge se noue à l'idée que sa mère soit un jour remplacée.

Trop absorbé par ses pensées, Barnabé touche à peine sa pizza. Il se demande comment l'approcher. Est-elle seulement libre ? Ce n'est pas parce qu'elle mange seule qu'il n'y a personne dans sa vie. Doit-il lui offrir un verre, comme dans les films ? C'est tellement commun. Et puis, comment peut-il être séduit sans connaître son visage ? C'est croire qu'on ne peut porter un chignon avec tant de grâce que s'il est l'allié d'un regard, d'une bouche, de pommettes hautes.

Quel rêveur, ce Barnabé !

Tout poète qu'il soit, ce soir-là, il est longtemps resté assis, délaissé par son assurance, pas vraiment avec les siens, pas non plus avec elle, dans cet entre-deux-mondes connu des indécis.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



L'envol
Alia Cardyn



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON